C.-F. Ramuz

Raison d'être

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

Il a été tiré de cet ouvrage 20 ex. numérotés de 1 à 20 sur papier de Hollande van Gelder et 580 ex. numérotés de 21 à 600 sur papier vergé anglais.

N° 174

GP
R4184a

1er CAHIER VAUDOIS

RAISON d'ÊTRE

par

C. F. RAMUZ

à Lausanne chez C. Tarin

1914

445059.
12-4-46

PQ
2635
A35R3

LIBRARY
JUN 8 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

Il n'y a pas que nous, sans doute, et ce n'est pas que notre sort, à nous, soit différent dans ses débuts.

La casquette de collégien avec l'olive verte et blanche, le haut mur dominant la place du marché, et cette église wesleyenne (si c'est bien le mot, qui nous intriguait), voilà qui ne confère point à ces années de vie inconsciente, ou demi-consciente, une grande originalité.

Nous aussi sommes venus à la vie par les livres, et si on indique ces commencements, c'est par simple scrupule chronologique, et parce qu'on voudrait, s'en tenant au fait, l'envisager du moins dans sa totalité.

Heures de collège que je mets ici, nous autres nés de père et de mère vaudois, — moi qui suis du Gros de Vaud par mon père, et de Cully et Lutry par ma mère, — quel dépaysement tout de même, quand

ils nous ont mis à Virgile, à Homère et à Xénophon!

Quel dépaysement, d'abord! Traverser les siècles, remonter sa langue, sortir de son petit soi-même, un si vague petit soi-même, aller de l'informe au formé : qu'y avait-il pourtant de spontané en nous, sinon l'amour du jeu, c'est-à-dire du mouvement et le goût des choses sauvages?

Ils nous ont offert juste le contraire. Ils nous ont privés de mouvement. Ils nous ont introduits en pleine civilisation. Ils nous ont fait asseoir devant des livres. Quatre heures le matin, deux ou trois heures l'après-midi (sans compter le temps des devoirs), ils nous ont défendu de regarder ailleurs que dedans la page imprimée. Lenteur des minutes alors, obscurcissement du soleil! Et cris alors des moineaux dans les arbres, ou bien, les jours de marché, sous sa tente de toile grise, Bovard, le marchand de fromage, avec sa barbe rouge et toutes ces dames, un panier au bras, faisant cercle autour : nous autres là-haut, ces bruits qui venaient, l'appel de ces bruits, et déjà une envie de fuir.

Bien sûr qu'à présent on rit de ces choses, je n'en note pas moins ici un dépaysement mortel. On ne tenait point compte de nous, et je ne dis pas qu'on ait eu tort, car tout est dans le résultat; n'empêche que nous souffrions ; le livre était pour nous une chose morte, alors que tout en nous aspirait à la vie.

Il nous a fallu venir à la vie à travers le livre, à quoi nous avons consenti sans bien savoir, mais il y

a tout de même chez l'enfant de la prudence et il voit vite ce qu'il lui en coûte de désobéir.

La discipline intervient, extérieurement consentie, qui est l'orgueil des maîtres, le repos des parents, notre humiliation, à nous (mais une humiliation qui s'oublie), et, le déroulement des choses intervenant, les habitudes sont bientôt prises. Petites âmes qu'il faut bien nommer, malgré tout, sauvages, puisque c'est là sans doute ce qu'elles ont de meilleur, on ne vous a pas mises au pré, on vous a nourries de foin. On vous a dit : « Voilà des phrases ; où est le sujet? cherchez le régime direct. » Et, au cœur de ces mêmes phrases, toutes les beautés vivantes, après quoi vous soupiriez, vous étaient cependant offertes, mais vous ne vous en aperceviez point, parce que le temps n'était pas venu. Vous n'avez connu tout d'abord que le dégoût d'une nourriture, contraire, vous semblait-il, à cette grande faim que vous vous sentiez quand même, mais qui était de partir sournoisement un soir d'été et d'aller à l'embouchure de la Venoge avec une tente, et une vieille marmite de campement, et une hache, et de quoi construire un radeau.

Tel ce certain Ulysse, dites-vous bien pourtant. N'auriez-vous pas, peut-être, pu sentir qu'il y a partout des Venoges, et quel beau modèle aussi de radeau vous auriez trouvé, au chant, je crois, cinquième, en je ne sais combien de centaines de vers[1]. Seulement

[1] Il paraît qu'il n'y en a guère qu'une quarantaine. On laisse subsister, non le chiffre, mais l'impression.

vous n'aviez vu que des « constructions » à faire. Vous n'aviez vu qu'un dictonnaire à feuilleter. Vous n'aviez vu que la lettre. Et quand, plus tard, elle s'est mise à vivre, peut-être qu'il était trop tard. Destin contraire, qui était de ne plus aimer la vie que dans le livre, de ne plus la goûter que là, et l'autre alors vous répugnait, parce que trop quotidienne. Vous la jugiez mesquine et nulle, ne distinguant point, de nouveau, que ce qui était grand, dans l'autre, c'était la grandeur du poète. Vous croyiez à une grandeur extérieure, qui aurait été, — qui ne serait plus. Vous descendiez, nous descendions les escaliers de la cathédrale comme on descend du haut d'un rêve. Et c'était maintenant à nous d'être les poètes, — seulement, cela non plus, nous ne le savions pas.

Et maintenant nous pouvions aller à notre guise dans ce marché, et nous avions à nous toute la vie, mais il ne nous paraissait point qu'elle mérità d'être vécue, ni que les cris du marchand de soldes, quand il déroulait en l'air ses mètres de rubans roses et bleus, pussent jamais entrer au rythme d'un beau vers.

Mais tout cela n'est rien, comme on aurait voulu faire voir, parce que subi.

Il faut en venir au temps de la première décision et à une première démarche, même si elle n'est qu'à demi consentie ; mettons donc que ce soit Paris.

Il brille quand même à l'horizon d'un feu qui ne ne s'est pas éteint. La rumeur de ses rues comporte telle intonation où nous reconnaissons la nôtre. Centre et nombril déjà quant à la langue, il l'est aussi pour nous, et plus encore, quant à l'idée, et ce qu'on nomme la culture, qui est l'art, la doctrine, une commune façon d'être, une commune façon de sentir.

Alors, un soir d'octobre, vous avez pris ce train de 10 h. 45 avec une valise neuve (pas toujours en cuir) et une malle dont le cadenas, après avoir refusé de se fermer, refusait de s'ouvrir ; vous avez eu ce

battement de cœur, vous êtes monté, vous sixième, dans un compartiment trop étroit et le ventre vous faisait mal.

On dormait un peu, on se réveillait ; que de rêves ! Et, pour vous aussi, après tous ces autres, voilà qu'ayant franchi ce premier étage, puis ce mur percé d'un tunnel, ces gorges rauques ensuite et les hauts plateaux nus, une descente oblique au flanc de la falaise faisait déjà monter vers vous l'immensité nue de ces plaines, plus immenses encore de leur inconnu.

Il y avait un petit quartier transparent de lune, qui éclairait trop ou pas assez. Un monsieur à l'air satisfait, ayant replié son journal, adaptait en haut d'un crâne luisant une calotte de soie noire.

Construction d'un avenir, pendant ce temps ; vague d'un cœur plein de bonne volonté, mais qui s'affole ; objets imprécis que l'intelligence ne peut mettre en place, et on aurait pourtant besoin de ses conseils ; trop d'objets et de toute sorte, désirs certes et de grands désirs, et de beaux et de forts désirs, mais tellement contradictoires ; un soi-même qui tend à l'affirmation, mais qui tremble de s'affirmer ; le passé qu'on écarte, l'avenir qui vous fuit ; tout cela et tant d'autres choses, et aucune réalité, malgré qu'on n'aspire qu'à elle, seulement j'entends qu'elle me dépasse et que j'aie pour l'atteindre à me hausser à elle, non point à me baisser.

Mais je me suis réfugié dans ces dix siècles qui

m'attendent. Ils sont assis au bord d'un fleuve au-dessus duquel sont jetés des ponts de pierre et des ponts de fer, et leur image est celle de Notre-Dame debout au milieu d'eux, ramenant à soi raidement sa robe de pierre ajourée.

Laissons donc ceux qui ont la paix, parce que là-bas est la lutte, et il faut d'abord que je lutte, on se dit, et on va de l'avant. On trouve une ville à la fois très connue et très différente de ce qu'on croyait. Michelet y vend du vieux fer, Hugo y tient un salon de coiffure (on reconnaît Hugo à ce terme pompeux) ; Flaubert, lui, est marchand de vin ; j'aime ces noms sur les enseignes, tout m'est déjà si familier ! Je devinais ce Louvre, je connaissais ces Invalides, même leurs dimensions n'étonnent pas, à cause des proportions justes et de la grandeur de l'échelle (qui ne se sent pas tout d'abord). Qu'est-ce qu'il y a donc, alors, pour que, après ces ressemblances et sous elles, comme si on levait une première épaisseur, les différences apparaissent si vite, et si essentielles déjà qu'elles sont seules à subsister ?

Il y a sans doute qu'on est mal logé. Je me suis imaginé quelquefois arrivant à Paris et m'y installant en bourgeois cossu, loyer de deux mille, chauffage central, ascenseur ; le dépaysement serait peut-être moins sensible. Nous, nous l'avons connu dans toute son intensité d'accent, et voilà qui frappe profond. C'est la pauvre petite chambre d'hôtel donnant sur la cour (3 × 3), papier à la barre de crasse régnant

tout autour à hauteur d'appui, vague Louis-Philippe du mobilier en velours frappé, dépareillé d'ailleurs et dont le plaqué tombe ; draps humides, d'un gris jaunâtre ou d'un gris tournant sur le bleu, suivant sans doute le blanchisseur ; ah ! oui, le lieu d'autrui, le lieu pas à vous, ou pas à vous seul, — le lieu de passage ; cette solitude surtout ! Solitude de fait, et l'autre, plus accablante peut-être encore, qui est celle du cœur qui n'a rien à quoi s'adresser, qui n'a rien non plus qui s'adresse à lui ; qui est celle d'après les rues et celle de la foule où pas un visage n'est connu ; qui est celle où vous met l'hostilité des grandes villes, et tant d'êtres qui passent, et tous fermés à vous, et comme murés par devant ; et, quand ils sont à la terrasse d'un café, et ils se détendent et s'épanouissent devant des absinthes, d'être assis là, semble-t-il, leur suffit pour vous signifier que vous n'y avez rien à faire, — et moi j'aurais voulu prendre place parmi eux, et je n'ose pas.

Je ne vais point parler ici des gains, mais des pertes, on connaît assez la grandeur des gains, et puis il y aurait trop à dire. Je parle seulement des pertes, ayant un but, — et voudrais faire voir un état de dispersion. Mais premièrement vient l'abattement. Ces gens étaient là avant moi, c'est leur force. Ces gens sont chez eux, c'est leur force. J'interroge ce ciel liquide et coulant, lui-même me renie. Je vois ce dramatique de la conversation, ce gesticulé de la phrase, le sentiment mimé à mesure qu'il s'exprime

(et on dirait que ces gens exagèrent, mais ils n'exagèrent pas) : ce théâtre vécu, d'un mot, à cause de quoi leur théâtre et leurs livres me semblaient faux, mais ils n'étaient qu'une stricte copie; je vois cela, tant d'autres choses : tout me saute aux yeux à la fois. L'embarras devient ridicule. On ne sait même plus parler. On ne sait plus même marcher. Les toutes petites différences qu'il y a dans les habitudes sont ce qui gêne le plus. Et quand on rentre tard le soir, après qu'on a passé devant la triste loge où dort, sur un lit de sangle, le garçon pas déshabillé, après la bougie allumée, la clef à numéro prise au clou, le mauvais escalier de bois monté, quand on arrive enfin devant sa porte peinte en brun, avec ce même numéro dessus (et à la porte d'à côté des mignons souliers de femme à haut talon voisinent avec des bottines d'homme), quel retombement! et quel affreux doute de l'objet à quoi on s'est pris, parce que brusquement il vous quitte, et où on s'est cherché, on ne se trouve pas.

Là a été le nouveau grand désespoir (et je ne parle pas en mon nom seulement), de constater le peu de chose qu'on est auprès de cette énormité d'autour de vous ; le peu qu'on est et ce qu'on est, contrairement à cette autre structure, ces autres tendances, cette autre configuration.

L'affirmation de soi là-devant, qui aurait été bonne, ne venait pas : on n'en avait pas la force. Le renoncement à soi-même, qui aurait du moins soulagé,

quelque chose vous empêchait, tout de même, d'y consentir. On sentait simplement comme une immensité, qui s'opposait à vous, et cette confusion dans l'informe à quoi on était affronté. Impossible de contourner l'obstacle, bien plus encore de le déplacer. Et il ne nous restait qu'à le mesurer de l'œil, après quoi on se mesurait soi-même. Et les questions venaient : Qui es-tu? rien du tout. Que veux-tu? je ne sais pas. Où vas-tu? Dis-le moi toi-même. Toutes ces questions-ci, vous savez bien, et vous savez toutes les autres. Le vrai, c'est que j'avais cru savoir, et que je me trompais. Le vrai, c'est que j'avais cru vouloir, et je me trompais. J'ai voulu vouloir, voilà tout. Retombement, pas autre chose. L'état de ce qui gît, et agite un peu les mains et les pieds, mais la tête ne se soulève plus. Et à l'endroit où est l'origine de tout, ce mouvement précipité n'est propre à aucune attitude, le geste consistant dans une intention d'abord, ensuite dans une direction.

On écoutait ce faux silence de Paris, qui est une rumeur constante. Interrogations, vous souvenez-vous? C'étaient toutes celles des jours de faiblesse, quand secrètes d'abord et s'acheminant par travaux d'approche, tout à coup les voilà qui montaient à l'assaut ; et il y avait celles qu'on a vues, mais ensuite il en venait d'autres, pas éloignées de ces premières et frappant dans le même sens : « Que fais-tu ici, après tout? » On se répondait, mettons : « Je me cherche. » « Tu te cherches mal. »

« Mais où me chercher? » voulait-on répondre, on ne pouvait pas. Et alors, pour se rassurer, on avait beau s'inventer des excuses et s'énumérer des plaisirs, se montrer à soi-même les exemples trouvés, tant d'occasions de sentir et tant d'occasions d'apprendre, — on n'y croyait plus.

C'est ce petit feu de charbon, acheté au seau dans l'hôtel même et payé quelque chose comme quatre fois son prix, et qui ne voulait pas brûler et qu'on travaillait au tisonnier, fractionnant les morceaux de la pointe ; on ne pouvait pas appeler cela un feu, on était dans un certain fauteuil cerise, on n'avait plus que cinquante francs pour finir le mois, on combinait des repas de thé et de confitures. On avait organisé un petit réchaud à alcool, et on dissimulait (à cause du patron) des pains de trois sous dans sa serviette. On avait essayé des margotins, qui étaient humides, et des fagots résineux qui flambaient trop rapidement. Horrible éculement des chaussures dans la boue grasse! Taches qu'on ne peut pas faire partir, au bas de son pantalon ! Petits grumeaux de suie qu'on s'étale sur la figure quand on frotte avec son mouchoir ! grossièreté de l'épicier à qui on achète son sucre à la livre et qui n'entend le vendre qu'au kilo! regard de haut en bas du directeur de revue, pour qui on a une lettre de recommandation ! misère des faux-cols dont on ne peut changer chaque jour! cet air de parenté avec les pauvres qui mangent du pain sec sous les portes cochères et s'y rencognent, ados-

sés, parce que leurs jambes fléchissent sous eux ! Trop de richesse, trop d'équipages, trop de cabotins, trop de filles publiques, trop de vespasiennes, pleines des réclames qu'on sait, et sous ce ciel verdâtre et plein de plaies, comme un cadavre en décomposition, l'inlassable petite pluie d'un hiver qui n'en finit plus !

Décidément le feu s'était éteint, on s'enveloppait dans son châle. Et on riait, mais que ce rire était faux ! On n'était plus qu'un pauvre garçon, qui ferait mieux de l'avouer, au lieu de ces airs qu'il se donne. Et il le voit bien, pour finir. Simplement il se laisse aller. Ses bras trouvent ses genoux ; sa tête, le creux de ses mains. Dans la rue, des chevaux glissent, et ils sont roués de coups. C'est l'affreux arrêt, brusquement, des pauvres sabots qui n'en peuvent plus, et le cocher prend le fouet par le petit bout du manche. Ça repart, ça va se traînant, puis ça s'arrête de nouveau. Il y a un bruit de grelots secoués par bonds inégaux, qui s'espacent, une espèce de furieux galop, et, de nouveau, un brusque arrêt... ah ! fuir, n'est-ce pas ? et fuir, de nouveau, — parce que, maintenant, le beau mirage monte d'un lac inventé, noir de bise, avec, accroupies dans leurs seilles, les femmes qui font la lessive et se tournent l'une vers l'autre, riant très fort, tout en frottant.

Il est inutile de répéter ici qu'on simplifie et qu'on simplifie beaucoup.

Il y a des retours de toutes les sortes; un grand nombre se sont attachés à ce qu'ils n'aimaient point d'abord.

Il y a des retours plus ou moins tardifs, des faux retours, des vrais retours, des retours en chair, d'autres en esprit.

L'important n'est pas là; l'important est qu'il faut qu'on prenne un jour parti et qu'on sorte du provisoire.

Peut-être tous ne l'ont-ils pas senti, ce n'est pas d'eux que je m'occupe. Je m'occupe de ceux, qui, s'étant distingués, ou ayant cru se distinguer, s'étant envisagés du moins, étant descendus en eux-mêmes, ont senti le besoin leur venir d'une forme, et n'ont

point pensé pouvoir la trouver quant à leur seul individu.

Il y a ce progrès (qui est quelquefois un recul, à cause qu'il vous prive de l'extrême confiance en soi que vous valait l'absence de tout point de comparaison), il y a ce progrès qu'on se voit dépendant, enchaîné d'en bas comme l'arbre, issu non du hasard d'une naissance, mais d'un sol, déterminé ainsi dans tous ses actes, dans tous ses gestes : on tâchera de préciser plus loin, on ne veut dire ici que *situé*.

On voit qu'en même temps qu'on est soi, en même temps on est autrui. En même temps qu'on est le présent, on est du passé et de l'avenir. Et, ce qu'on voit surtout, c'est qu'il va y avoir un grand travail, avant qu'on soit parvenu à concilier ces contraires ; à utiliser tout ensemble ce que le milieu vous fournit et ce que nous y apportons.

On accuse peut-être notre génération d'avoir peu le goût des « idées », il faut comprendre : des fictions. Je ne sais si cette tendance lui est propre, mais elle entend s'en référer au fait. Elle a le plus grand respect pour ce qu'on appelle les beaux sentiments, mais elle en redoute le vague. L'amour universel est peut-être une belle chose : il n'est pas pour elle un point de départ. Mettons, si on veut, qu'il soit un point d'arrivée : si nous devons monter jusqu'aux nuages, que ce soit du moins à la façon de l'alpiniste, dont le pied ne quitte pas pour cela l'appui du roc. Nous voulons fonder sur l'objet, qui est quelque chose qui se perçoit,

et qui se touche, non sur l'idée adoptée telle quelle et souvent par entraînement. Il y a eu bien des épidémies. Elles nous font, malgré tout, un peu peur. Et ce n'est pas en sortant de nous, c'est en descendant toujours plus en nous, que nous prétendons atteindre à ce plan nouveau, où il faudra ensuite bâtir. Retour à un sol, à une race (que ce soit matériellement ou non, en imagination ou en réalité, il ne faut point de petitesse, et un certain traditionalisme est odieux), mais agrandissement de soi par ses alentours naturels : on considérera avant tout l'intention, qui est de se justifier par l'emploi de sa force vraie, comme s'il y avait une source cachée qu'il s'agirait de faire jaillir.

On s'est donc tourné vers là-bas, le lac est remonté, les montagnes sont revenues ; comme dans un attroupement, quand la foule fait cercle, et tous les visages se tournent vers un même point qui est au milieu, ainsi, assises en rond, elles semblaient se complaire au spectacle toujours le même, toujours nouveau, de ce pays, qui est le nôtre.

Mais c'est là qu'a été, sans doute, le pire des retombements. On était plein de bonne volonté : le danger de revenir, c'est que, à distance, on invente, et on avait tout ramené à soi. Il semblait que les choses voulussent se venger d'avoir été violentées. On a connu soudain la tyrannie des majestics. Où se tenait le marché, où se tient encore le marché, qui, bravement, deux fois par semaine, dresse le petit

bois sans feuilles de ses brancards relevés, et les chars se touchent où se vendent les pommes et les pommes de terre, ils ont imaginé de planter là je ne sais quoi de florentin, ayant éventré la belle colline. Ailleurs, c'est Munich imité, ailleurs l'oignon moscovite. On s'étonne de ces rues nouvelles, en proclamation au chaos. Le contradictoire s'y érige en règle; l'inconvenance y devient un système, le mensonge y est base et faîte, couronnement et fondations. Une colonne est faite pour ne rien porter, un toit pour ne rien recouvrir. Ce qui enorgueillit, ce sont les attributs de la fausse richesse, le stuc sert de façade à un coffre-fort de carton. Ainsi le malaise se double de ne point provenir seulement d'un désordre, si on peut dire, en surface, mais d'un désordre en profondeur.

Et on nous répondra que « la ville se développe », ce qui est vrai sans doute, et voilà bien ce qu'on répond, et on nous dit : « Regardez que de monde, et nous vivons dans une aisance que n'avions jamais commune », seulement cette foule, dont on se vante, n'est que cohue ; et cet or sans doute est précieux, mais ne voyons-nous pas que nous aurons bientôt à choisir entre lui et nous? Le parvenu qu'on héberge impose ses goûts; à trop le fréquenter, on devient parvenu soi-même. Cette vitalité enchanterait, si elle était vraiment de la vitalité. Il serait bon, en effet, que nous eussions plus de sang dans les veines, si toutefois ce sang était à nous. Mais on sait que la

transfusion, pratiquée à ce degré-là, aboutit simplement à supprimer la personnalité du patient. Je suis dans mon pays et on n'y parle plus ma langue ; il m'arrive de traverser toute la ville, sans entendre un mot de français ; des Allemands, des Russes, des Roumains, des Brésiliens, des Bulgares, sans compter quelques nègres (phénomène nouveau), et ces petites gens jaunes de teint, aux yeux bridés : aspect et horizon de têtes, avec la tour de la cathédrale au-dessus, et, au-dessous, des pantalons à pied d'éléphant : bizarre façon de se « développer » tout de même : c'est bien plutôt un écartèlement. Se développer, c'est partir d'un noyau à soi, par nutrition concentrique et couches successives dont le germe est dessous : nous agglomérons tout au plus, et pas tellement encore que nous aboutissions à la simple compacité. On ne ramène pas à soi, on est tiré dans tous les sens. Et que nous ne nous soyons pas encore engagés dans telle direction, plutôt que dans telle autre, ce n'est point par autonomie, c'est par un phénomène de compensation. Comme nous n'assimilons plus, il faudra, tôt ou tard, que nous soyons assimilés. Pour l'instant, nous tournons en rond, comme la boussole affolée ; ce sera pis, sans doute, lorsque nous nous arrêterons.

Les excuses d'ailleurs ne nous font pas défaut, et les plus spécieuses. On n'a pas manqué d'invoquer, même ici, nos fameuses « traditions ». Rappelons-nous ce rôle, dit historique, qu'on nous prêtait,

placés comme nous sommes entre trois grands pays, c'est-à-dire entre trois cultures, de leur servir « d'intermédiaires », d'opérer des rapprochements et, jetant au creuset l'apport de ces divers métaux, d'aboutir, j'imagine, à une sorte d'alliage. Ça devait s'appeler l'esprit européen. Mais comme la fusion tardait à s'opérer, en hommes pratiques qu'ils sont avant tout, nos alchimistes se sont faits professeurs. Ce n'était point abdiquer leur destinée, c'était commencer par le petit commencement. Et qui ne voit aussi le merveilleux prétexte : nourrir le corps manque de lustre, mais il s'agissait de nourrir l'esprit. Nos activités convergeaient : esprit et corps, n'est-ce pas l'homme ? Sans doute, pourrait-on dire, l'étranger nous fait vivre, mais ne le lui rendons-nous pas au décuple ? Il nous ouvre sa bourse : je lui ouvre le trésor d'une « bonne instruction ». Sans compter combien de chimères ! Républicains de « vieille souche », nos lois et nos institutions lui serviront plus tard d'exemple ; rentré dans son pays, notre ancien écolier se souviendra de nous. Quelle fierté ce serait de voir ainsi lever au loin le bon levain démocratique ! Un schah à bonnet d'astrakan se mettant à distribuer nos codes civils, cartonnage souple, dans ses jardins de roses, par-dessus les massifs duquel se tendent des cous de chameaux : il est certain que ce rêve a hanté chez nous pas mal de cervelles. Et c'est ainsi que ce qu'il y avait d'un peu brutal dans notre « industrie hôtelière », dont les 3 ou 400 millions de francs de gains

annuels ne sont pas sans avoir quelque chose de choquant, se trouvait compensé par une large distribution de lumières (au pluriel), pour quoi on payait peu, ou on ne payait rien du tout.

Hélas! l'abattement subsistait et aussi le dépaysement. En sorte que, n'ayant point trouvé à nous prendre dans le présent, notre effort a été de nous raccrocher au passé. Ce pays n'est plus ce qu'il était, allons à ce qu'il a été, peut-être y trouverons-nous l'exemple qu'il nous faut, un premier effort à continuer, une simple indication de ce que nous avons à faire.

Nous avons cherché en arrière de nous ; il a bien fallu constater que notre pays n'avait point d'histoire. Nous manquons de matière épique à un point qui est surprenant. L'action nous fait défaut, elle nous a toujours fait défaut. Nous avons toujours été inertes, étrangement dépendants, ballottés, renvoyés d'un voisin à l'autre ; et, quant à une « culture », ces influences contradictoires l'ont empêchée de se faire jour. Il n'y a de culture que dans la souveraineté. Il s'est trouvé que nous étions doubles et triples en tout, non seulement dans notre histoire. Nous sommes devenus protestants en nous laissant faire. Une religion d'ailleurs tournée en théologie (sauf chez quelques esprits inquiets, il y a heureusement de l'inquiétude chez nous, mais de quelle espèce improductive, on le verra plus loin), une religion tout ce qu'on voudra, sauf mystique, qui est la seule religion ; mesquine

souvent et pédante, la religion de la paille dans l'œil d'autrui, tracassière plus que fanatique, mais la tracasserie est pire ; même pas originale, puisque venue de France ou d'Allemagne, ou d'Ecosse ; une religion de cette sorte-là — et quant à l'autre discipline, l'intellectuelle, là aussi conflits de méthodes, importation là aussi, professeurs venus tantôt d'Allemagne, tantôt de France, là aussi ; et, si c'est trop nous demander, sans doute, que d'avoir une science « originale », du moins serait-il bon, à un âge où on ne peut encore choisir, que l'enseignement qu'on donne à nos étudiants présentât plus d'unité.

Les exemples de nos défaites ne manquent pas. Toutes les fois que nous avons bâti sur l'intelligence, j'entends une compréhension du monde élevée à des théories, d'où redescendre pour animer l'objet, nous nous sommes condamnés d'avance à un échec. Le vrai, c'est qu'il y a toujours eu conflit chez nos devanciers entre la sensibilité et l'intelligence. Leur sensibilité, ils la devaient à leur race ; leurs idées venaient d'un peu partout. Jamais ils n'ont pu mettre d'accord ces deux moitiés d'eux-mêmes. Beaucoup, néanmoins, s'y sont efforcés : en quoi ils ont montré de la grandeur. J'en viens ici à notre inquiétude, je la disais improductive : la grandeur du spectacle a été dans cette lutte ; la tristesse du spectacle dans ce qu'elle n'a point abouti. Les voilà devant nous, nos anciens ; quel que soit le respect qu'on leur porte, peut-on se cacher à soi-même quelle vivante image ils

sont de toutes les incertitudes. Nés ceci, devenus cela, n'étant point sûrs d'être nés ceci, l'étant moins encore de ce qu'ils étaient devenus, n'osant point prendre parti, aspirant quand même à prendre parti, s'avançant d'un pied pour reculer de l'autre, repliés sur eux-mêmes, bientôt détruits par l'analyse, incapables d'agir par peur de se tromper (comme s'il n'était pas beau de se tromper!) tombés au scrupule le plus desséchant, même pas combattus, enfin, et se débattant dans l'indifférence, — ou bien ils se réfugiaient dans un idéalisme creux, ou bien dans un scepticisme sans force, parce que, jusque dans le scepticisme, et pour qu'il agisse, il faut une affirmation, il faut qu'il s'affirme lui-même.

Rien n'est plus triste qu'une certaine résignation qui a l'air de vouloir dire : « Je n'ai pas voulu », quand la sincérité demanderait qu'on avouât qu'on n'a pas pu.

Quelques soubresauts, puis l'immobilité : oh! que de cures de campagne, et les grands poêles de faïence, témoins muets! Que de chambres hautes de l'avenue Davel encore hantées par ces drames, et des chaires de l'université aussi, bien que plus pompeuses, mais il y a des succès qui sont tragiques, et ce qu'on appelle une belle carrière, quelle ironie souvent dans le mot ! On les aime quand même de s'être débattus ; on leur en veut de n'avoir pas su vouloir. Mais toute volonté est foi, c'est dire que la foi leur manquait. Et la foi leur manquait parce qu'ils la situaient mal.

La vie venait, d'ailleurs, les soucis, les enfants, le train-train du ménage, et le fatal bien-être, celui du coin du feu et des pantoufles chaudes ; heureusement pour eux, quelques-uns s'y sont consolés ; l'estime qu'on leur doit, pourtant, est en raison inverse de la facilité qu'ils ont mise à se consoler.

Là a été notre nouvelle étape, à nous qui sommes revenus.

Triste bilan ! d'exemple, aucun, de certitude aucune. Les grands qui s'étaient trouvés parmi nous, ne l'avaient été qu'en nous reniant, à moins qu'ils ne nous eussent simplement oubliés. (Je mets ici un *nous* qui peut sembler contradictoire, puisque désignant tantôt l'objet, tantôt le sujet : on y verra une marque de bonne volonté et l'intention d'indiquer qu'une parenté subsiste quand même.) Nous en étions là, que quand des conseils nous venaient, ils étaient toujours de la même sorte : « Vous ne serez rien par vous-même, c'est entendu ; mettez-vous donc au service d'autrui. Soyez romancier à Paris, par exemple, dans le ton moyen de là-bas. » Pratiquement, on avait raison. Et d'être sorti d'un milieu inexistant, ou

dont l'existence était négative, ne pouvait être pratiquement qu'un gain pour nous, à cause d'une facilité d'adaptation plus grande. Ce que nous avions d'informe pouvait se muer en souplesse. On nous engageait à nous réjouir de cette souplesse, qui devait nous permettre de nous insinuer partout. Précepteurs, sans doute, toujours, portiers, truchements, interprètes : un vague cosmopolitisme, qu'on a vu qui avait ses racines chez nous, s'en accommodait à merveille. On nous répétait : « l'Allemagne au nord, l'Italie au sud »... la suite se devine.

Ce qu'il y avait là dedans de plus clair, pourtant, c'est que nous avons jusqu'ici beaucoup trop aimé l'imprécision. Autre manière de nous consoler. J'en reviens à nos utopies. Quand la réalité déçoit, on se barricade dans l'irréel. On revendique ce qu'on appelle ses droits à l'existence, quand on n'est plus capable de les affirmer. D'une désillusion à l'autre, nous en étions venus à la pure abstraction. Et là se marque bien aussi ce qu'il y a de profondément *inartiste* (qu'on me passe le mot, mais je n'en vois pas d'autre), dans la race, hostile d'instinct à toute *forme*, et qui pourtant ne parviendra à prendre conscience d'elle que dans la forme, et par la forme, mais qui ne veut pas le voir. Nous n'avons peut-être le goût de la discussion (qu'on nous reconnaît volontiers) que parce que nous ne sommes jamais parvenus à des notions précises. Comme si on s'éclairait par autrui ! Mais oui, et nous y prétendons. De là ce

goût furieux des mots creux et d'une grandeur qui n'est que du vide. Un de nos poètes ne nous engageait-il pas à « grandir du côté du ciel »! On voit les raisons pour lesquelles nous appelions cela un « beau vers ». Nous ne nous sommes jamais méfiés d'une certaine générosité de pensée, qui n'avait rien d'autre pour elle que d'être généreuse, et sans doute n'est-ce pas assez. Nous détachons l'idée du fait, moins par goût de l'idée que par horreur du fait, et passant du reflet à un reflet de reflet, nous nous trouvons bientôt condamnés au seul mot, dont nous sentons, tout au fond, la faiblesse, mais on le fait sonner, autoritairement. Fictions religieuses, fictions politiques (notre démocratie, notre libéralisme), fictions morales, fiction primaire, la plus déprimante de toutes, je crois bien que nous sommes arrivés à ne plus vivre que d'entités, empruntées, çà et là : livres, journaux et conférences. Notre histoire, on l'a vu, ne nous enseigne à peu près rien ; nos traditions sont contradictoires ; et notre race, alors, cette forme de sensibilité particulière qu'on doit à un climat, à une nourriture, à un sol, il semble assez que nous en fassions fi, séduits que nous sommes par cette générosité dont je parlais tout à l'heure : fausse générosité, puisque nous n'avons rien à donner.

Nous donnons néanmoins ; regardons ce que nous donnons : des leçons et des leçons de tout ce qu'on voudra, mais pas autre chose. Nos fameuses écoles, qui font notre fierté (et on sait assez la considération

quasi-universelle qu'elles nous valent), ne sont-elles pas, après tout, notre pire aveu d'impuissance, puisque les meilleures leçons sont celles de l'exemple, et que, pour agir sur autrui, il faut d'abord agir tout court? Je songe maintenant à cet amour-propre infini que nous montrons en tant que « pionniers du progrès », notre souci de l'hygiène, nos boîtes à ordures perfectionnées, nos « palais scolaires » si vantés (et éclairés de deux côtés seulement, levant et midi, toujours par souci d'hygiène) — beau tout cela, mais en tant que sommet ; quand ce sommet pend dans le vide et est sans base (de même nos montagnes lorsqu'il fait du brouillard), ne distinguons-nous pas ce qu'il y a là d'anonyme, de très honnêtement anonyme, mais d'anonyme malgré tout, et quel métier très occasionnel c'est au fond? alors que de plus en plus l'Allemand gagne, et la pacotille allemande, et l'effroyable « modern-style alle»mand.

Voilà l'abrégé de toutes les choses qu'il nous a fallu retourner en nous amèrement, tout d'abord, et les considérer une à une, et, les retournant encore une fois, les considérer encore une fois. Qu'on ne nous accuse pas de dédain : le dédain n'a pas ce ton-là. Il s'agit bien plutôt d'un besoin de se rattacher. Ce qui se trouve avoir été acquis ailleurs, les enrichissements dûs aux yeux et aux sens, outre pas mal d'expérience, c'est dans un certain territoire que nous voudrions les mettre à profit, comme le citoyen de Neuchâtel ou de Zurich, qui a fait fortune en Chine dans les soies ou à Francisco dans la banque, rentre dépenser ses rentes au pays.

Mais, je le crains, pauvre fortune. Voilà que nous la regardons, et elle s'est envolée. Comme un peu de cendre sur quoi on souffle, notre seule haleine a suffi.

Et pareillement cet « autour », ce lieu d'élection, cette terre promise, on s'aperçoit qu'ils n'étaient que mirage, en sorte que plus rien ne subsiste et on se retourne dans son lit.

Nuits fiévreuses — et je ne parle pas seulement en images, — la lune donne sur un lac gris, ils ont coupé tous les arbres du jardin, ils ont bâti une maison de sept étages juste dans l'échappée qui permettait de voir la pointe de Saint-Sulpice, et quand il faisait très clair, on distinguait la tour trapue de l'église ; on sent qu'un ralentissement s'est fait ; est-ce que je commence une maladie ? Est-ce la fin ? est-ce que, la première jeunesse étant passée, l'élan vital, ce qui permet d'aller droit devant soi, est aboli ? Va-t-il falloir fuir une fois de plus, ou bien renoncer à soi-même et avouer qu'on s'est trompé ?

Questions encore, mais d'autre sorte. Une heure sonne. On se dit qu'on devra ou bien s'adapter, ce qui est presque se renier, ou bien réagir, ce qui, pour l'instant dépasse nos forces, ou bien s'en aller simplement. Mais tout plutôt que de consentir à la désagrégation qu'on pressent, dont on ne se doutera même pas, qui ne nous privera pas de notre propre estime et dont la marche, pour être très lente, n'en sera que plus sûre, comme quand il y a les racines du capillaire qui travaillent aux fentes d'un mur.

En attendant, où se tourner ? Croire en autrui ? On ne peut pas. Croire en soi-même, on le peut moins encore. Ils m'ont laissé mon libre arbitre,

ils ont détruit en nous toute notion d'autorité. Seulement, cette belle indépendance, dont ils m'ont tant vanté le prix, voilà que je n'en puis rien faire : il n'y a de choix qu'obligé. Jamais on ne se sent plus libre qu'appuyé sur la discipline, ou plutôt encadré par elle, comme au service militaire; et, à présent, c'est comme si j'étais, pour toujours, en congé. On n'énumère pas assez ces débats, parce qu'on les cache, et il semble, au total, qu'on avance sans hésitations. Mais il convient de ne pas trop simplifier, si on veut être véridique. On a été longtemps dans un doute mortel. Ce n'est que plus tard, tout à coup, quand on s'y attendait le moins, que la délivrance est venue, non sollicitée ni contrainte, mais de son propre mouvement. On a compris enfin qu'on mourait de prétendre à l'idée, avant d'avoir été aux choses, d'où on tire toute leçon.

Il s'est trouvé qu'on a enfin laissé tomber tout ce qui était enseignement, tout ce qui était règle, tout ce qui était théorie : on n'a plus voulu voir que soi-même. Est-ce que j'existe ou non ? voilà le point de départ. Mais, si j'existe, qui suis-je? et, m'étant vu ce que je suis, dans un caractère donc déterminé, en vertu de quoi suis-je ? Par qui, d'où, comment, en quel point précis? qu'est-ce donc, qu'ai-je à voir, et que me faut-il embrasser ? On était là et tout autour de nous étaient les choses. Un soi-même défini; des choses non moins définies. Et il n'y a plus eu alors qu'à laisser le contact se faire, tout intermédiaire étant sup-

primé ; il n'y a plus eu qu'à se prêter docilement à l'action sur nous du dehors.

On a quitté la ville, on est sorti dans la campagne. Il y a des heures ainsi où on est nu de tout ce qui n'est pas soi : rares heures, les seules qui comptent. On prend son sac, son bâton, et c'est tout. Et soudainement on se trouve heureux de n'avoir pas été plus tôt l'homme qu'on sent qu'on est enfin, parce que cet homme là, il a fallu d'abord qu'on méritât de l'être. On remercie le hasard, ou ce qu'on nomme de ce nom, d'avoir si longuuement erré et fait le tour de tant de choses, — non point d'ailleurs pour ce qu'elles nous ont appris que pour ce qu'elles nous ont pris. Elles n'ont laissé que l'instinct, qui suffit, lorsque dirigé. Mais tout est là qu'il faut le diriger, il faut donc être devenu son propre maître. Mais alors quelle indépendance ! Une âme fraîche et gaie vous vient, qui vous rachète de vos tristesses : joie qui sort d'elles, et vous allez. Vous allez, vous levez la tête, et les souvenirs les plus noirs deviennent clairs derrière vous : le collège, le temps des thèmes et ces premiers mois de Paris et le désespoir des retours, et tout, parce que tout utile, et sans cela on n'eût pas été soi, c'est-à-dire allégé, désencombré, débarrassé par l'excès de son fardeau même.

Il me faut simplement ce bâton que j'ai à présent, ce sac qui me pend dans le dos. Il flotte du vent dans mes poches vides. Ce dernier morceau de papier imprimé, que j'ai trouvé dans mon gousset, roulé en

boule, je le déchire et je le jette au vent. On voit ces petits papillons blancs, pas plus maladroits que les autres, s'envoler par-dessus les murs de vigne. Où est-ce qu'ils vont? où je vais. Car j'ai le droit d'aller partout, je suis chez moi. Et, reconnaissant devant moi les blancs lacets que fait la route, je n'ai qu'à m'y laisser porter jusqu'au plus proche belvédère, parce qu'il faut voir les choses d'en-haut.

Comme tout est précis pourtant, quand on consent à se mettre en présence de la réalité.

De même que sur les cartes géographiques, où les ruisseaux sont indiqués en bleu, les bois en vert, les champs en jaune, et les routes par des traits gris, ainsi mon pays se tient devant moi, ne cachant rien de sa nature.

Nu, lui aussi, et dépouillé, sincère d'aspect comme un beau visage, ses traits accentués par les clairs et les ombres, ses volumes sortis dehors, se haussant ici, et plus loin se lalssant descendre, tantôt rude et abrupt, tantôt cédant avec douceur à la mollesse de ses plans, il est là tout entier que j'envisage d'un coup d'œil.

Mon pays se tient devant moi, qui descend du nord vers le sud, par une pente presque uniforme ;

mon pays se tient devant moi, qui est assis devant son lac. Il est assis devant son lac, comme l'enfant devant un livre d'images et, appuyé sur ses deux coudes, se penchant dessus, avançant le front, regarde, sur la page lisse, les beaux dessins que font les reflets d'un ciel chargé de nuages ou plus sombre encore de son seul azur. Et le lac est là, après mon pays. On voit dessus des taches d'huile, il est un dallage ou un toit, il est d'écailles, il est de zinc, il est bleu, et puis il est rose, il est comme un champ de froment, puis comme un champ de trèfles en fleurs. Et on comprend alors, pays, que tu regardes : ainsi l'enfant, à chaque page tournée, trouve une occasion nouvelle à rêver, mais toi, tu n'as même pas besoin de tourner la page, car le ciel la tourne pour toi.

O pays, penché en avant, où cherchait-on ta raison d'être? Notre œil, pour la trouver, n'a qu'à se laisser aller à ta pente, et ce miroir de nouveau étincelle ou bien est mat comme l'étain. Pourquoi, ceux d'avant nous n'ont-ils voulu voir que la barrière de tes montagnes? Pourquoi n'ont-ils jamais été que des grimpeurs? Quand tout ce qui les entourait tendait à descendre, pourquoi, eux, ne songeaient-ils qu'à monter? Leur amour de la nature n'a jamais entendu commencer qu'aux Agites. L'Alpe était devenue symbole, nous la mettons à l'horizon. Nous mettons autour ce qui est autour ; nous mettons au centre ce qui est au centre.

Simple docilité à la topographie ; une carte est là, encore une fois. De cette eau, autour de laquelle le rivage décrit sa courbe, de cette nappe, de cet amas, résulte d'abord un climat ; elle nous impose un certain régime de vents et de pluies, donc un certain fonctionnement du sol, donc une certaine lumière ; c'est elle qui par là situe l'objet dans l'atmosphère, à elle qu'il doit sa valeur ; elle nous détermine dans nos cultures qui sont une façon de vivre, et conséquemment dans nos mœurs ; elle nous détermine en tout. Nous nous disons : « Serions-nous vignerons, si au bas des coteaux, où, dociles, avant nous à une nature, les moines cisterciens plantèrent nos premiers ceps, il n'y avait pas ce grand réflecteur, et ce grand accumulateur, et ce grand régulateur ? » Le vaste plan qu'il établit, ce niveau constant sert de base ; c'est à lui que je m'appuie, quand j'envisage les hauteurs, par rapport à lui que je les mesure. Tous les points de la rive, offerts en même temps, séjournent pendus sous le ciel (au-dessus de cet autre ciel) comme au bout de cordes de longueur égale ; quand je m'étends tout de mon long sur les cailloux et me tourne sur le côté, toutes ces taches jaunes ou rouges des villages frappent ensemble mon regard ; de Villeneuve à Nyon, de Vevey au Bouveret, de Morges à Thonon, on n'a qu'à tracer une ligne droite pour que, deux par deux, ces points soient rejoints ; une unité se fait, une relation s'établit. Ce n'est pas le lac qui sépare : c'est autre chose qui nous a séparés. Le lac, lui,

réunit : il fallait obéir au lac. Car, non seulement il est lac, mais encore il est fleuve; et c'est le mystique berceau de tout fleuve qui s'entrevoit ensuite : et ce fleuve-ci, en particulier, quand, sorti des glaciers, ayant couru les plateaux et les plaines, il vient enfin se cabrer devant la mer. Berceau, le mot est beau, berceau de par sa forme, berceau ensuite de par ce qui y dort. Berceau d'une race et d'un caractère : ah ! si on pouvait dire d'une civilisation ! Parce que nous sommes riverains du Rhône, nous sommes, malgré tout, orientés vers le sud. Et je songe au mystique commencement de ce sud, dès Sion, répété bien plus bas, par une symétrie, quand Avignon, du milieu de la plaine, dresse, elle aussi, ses deux rochers. Affirmation dès le commencement, bien que sous une lumière différente, mais pas tellement différente qu'on ne s'y reconnaisse vite — et déjà chante sur les lèvres l'accent cadencé de la langue d'oc. Passant de là aux coteaux de Lavaux, je songe aux environs de Vienne, vineux aussi, et dont la pente, pourtant abrupte, s'habille d'une riche terre, afin de nourrir le sarment. Symétrie de nouveau, mais en sens inverse : ici, c'est en aval ; là-bas, c'est en amont. Et cet équilibre est constant, qui fait que Genève annonce Lyon, tandis que s'échelonnent, des deux côtés du fleuve, tour à tour des montagnes, des collines, des plaines, du soleil, puis des brumes, et puis de nouveau du soleil ; et là-bas enfin vient la mer, mais une mer intérieure.

Mystique correspondance, une fois de plus : elle est notre lac par sa forme et on dit aussi de par sa couleur.

La différence est dans les dimensions, parce que lui n'est que tributaire, et elle est le vrai centre, quand il n'est qu'un tout petit centre : mais par elle, venant à lui, s'engageant sur ces flots et remontant ce cours, c'est Rome et les flottes de Rome, et Marius errant, et Carthage vaincue, et Ulysse aussi avec son radeau.

C'est ainsi que le lac m'a ramené au livre, mais dont je puis, désormais, me passer. Ici, et désormais, seuls mes yeux et mes sens sont opérants : ils suffisent. C'est autour d'eux que s'ordonnent mes souvenirs ; mieux encore, ils les provoquent, ils les créent à nouveau. Ainsi sont rapprochés deux rivages d'abord, puis deux points d'une évolution : le point de départ, le point d'arrivée ; et, comme le bon menuisier assemble au moyen de mortaises ses planches, je me constitue un objet total. Il faut quelquefois agrandir son rêve. Les choses n'ont de sens que par leur résonnance : c'est pourquoi on a besoin de lointains. Un peu de vide, autour, pour que le « son » puisse prendre essor. Mais, ramenant déjà mon regard où il faut, et le reconcentrant sur l'immédiat, je m'y réabsorbe, car c'est de lui qu'il faut que tout sorte, et de lui que sorte une forme, dont la parenté plus tard se verra mais plus tard seulement et comme d'elle même.

Une *forme*, pour l'instant, tout est là ; on peut

laisser tomber le reste, comme on a fait d'ailleurs, et je suis dépouillé. L'interrogation seule subsiste, de moi, qui suis là, à ce qui est autour de moi, quand, le définissant de l'œil, je songe que son existence encore extérieure n'opérera vraiment qu'une fois transposée, — transposée de telle façon qu'elle se contienne elle-même et qu'elle me contienne à la fois. Mais non transposée au hasard, ni dans la direction qu'on veut, car de même que j'ai ma nature, l'objet possède la sienne, qui ne doit pas être trahie. L'indication du sens où aller et de l'étage auquel s'élever est en lui préalablement, et je n'ai d'abord à y mettre qu'une grande docilité. O accent, tu es dans nos mots, tu n'es pas encore dans notre art. Tu es dans le geste, tu es dans l'allure, et jusque dans le pas traînant de celui qui revient de faucher ou de tailler sa vigne : considérez cette démarche et que nos phrases ne l'ont pas. N'allons-nous jamais être que des maîtres d'école, — et nous élever à ce qu'on appelle la culture ne va-t-il jamais être pour nous qu'une occasion de plus de nous expatrier ? Toutes les fois qu'on a parlé notre langage dans les livres, ç'a été pour s'en moquer. Ils ont des sociétés dramatiques, il y a des diseurs de monologues, il y a des auteurs de vaudoiseries : ces gens-là n'ont connu qu'un ton, qui est le ton de la vulgarité. Ils rient grossièrement d'eux-mêmes. Notre patois qui a tant de saveur, outre de la rapidité, de la netteté, de la décision, de la carrure (les qualités précisément qui nous man-

quent le plus, quand nous écrivons en « français »), ce patois-là, nous ne nous en sommes jamais ressouvenus que dans la grosse comédie ou dans la farce, comme si nous avions honte de nous. C'est pourtant à lui qu'il faut tendre à tout ramener, lui qu'il faut prendre pour modèle, et là encore la transposition doit intervenir, car il n'y a pas d'art sans transposition ; mais ce qu'il convient de prendre pour base, c'est cette forme-là, parce que la nôtre, parce qu'existante, définie, et voilà le point d'appui du levier. Voilà par où l'objet déjà s'évade de lui-même, sollicité par cet accent préexistant, mais un accent issu de lui, ensorte qu'une double parenté s'établit et une relation à la fois de père à fils et de fils à père.

Mais je dis qu'il y a déjà autour de l'objet comme le cube d'air qu'il faut pour qu'il vibre, ayant cette espèce de rayonnement par lequel la sensibilité est éveillée, et l'émotion, sans quoi rien ne se fait. Que retentisse en moi telle façon de dire, telle sorte d'arrangement, et déjà l'objet n'est plus que prétexte. C'est autre chose que je serre en moi, l'ayant tiré à moi d'abord tellement fort qu'il a été arraché, et qu'il y a un trou à la place où l'objet était. C'est le souci d'une unité qui m'est donnée comme préexistante. Moi-même morceau, je vais au morceau, mais en tant que partie moi-même, et les choses aussi en tant que partie. Ce ton total, j'ai à y faire rentrer jusqu'au plus infime détail ; j'ai à réopérer, dans les

mots, par leur seule organisation, l'espèce d'interpénétration qui fait qu'au dehors tout se tient et rien ne peut être déplacé sans que par là tout change. Ce qu'il y a d'abord, c'est une idée d'ensemble dans un caractère commun, qu'il s'agit de restituer par l'intervention du cœur. Il y faut de l'amour, le mot est grand : la chose est grande. Et on me dira peut-être aussi que ce rapport nouveau ne s'envisage pas aisément, mais si on peut faire comprendre, on ne peut guère faire sentir : or tout est là qu'il faut sentir.

Sentir, voilà un mot bien dépaysé chez nous. N'allons-nous pas pourtant rompre une bonne fois avec notre intellectualisme, si ça s'appelle ainsi, comme je crois, et enfin ôter la laisse à l'instinct. Nous l'avons presque entièrement supprimé chez nous, l'instinct, en nous méfiant trop de lui. Ce pays, tellement caractérisé quand il vit, pourquoi l'est-il si peu quand il pense ? C'est sans doute que l'opération de la pensée comporte bien plutôt pour nous la négation de la vie sous-jacente que cette sorte d'affirmation supérieure qu'elle devrait en être. L'artiste pense conformément à un instinct. Nous pensons contradictoirement à un instinct. Inartistes, là aussi, inartistes, là, plus encore qu'ailleurs. Et cette sensibilité que nous devons à notre sol, voilà que nous l'avons arrachée de nous comme une broussaille, et avons mis cette broussaille en tas et y avons bouté le feu.

Mais c'est quand on se sent mourir qu'on aspire le plus à vivre. Nous étouffions dans nos salles

d'école, nous râlions vers le grand air. Et il nous a semblé que le salut venait quand nous avons été remis devant les choses. Contact immédiat des choses, choc et réaction : voilà tout. Non point encore une fois, les choses en « elles-mêmes », comme diraient les philosophes, car nous ne sommes point philosophes, mais les choses en tant que parties et nous devant, en vue d'un tout. On ne saurait trop insister sur ce point qui est essentiel : il n'y a qu'une méthode et un moyen : la *convenance*. On définit presque tout l'art par ce mot, en même temps qu'on respecte son infinie diversité. Savoir ce qui convient et voir ce qui convient, l'objet étant donné, l'objet n'étant donc qu'un prétexte : savoir choisir, tout est dans le choix. Convenir signifie : venir ensemble, tendre vers le même point. Tendre de bas en haut, vers un même point, comme les deux côtés d'un triangle qu'on mettrait debout, tendre à ce point supérieur de convergence où deux forces se fondent en une force autre, qui les résume toutes deux.

Il n'y a d'autre loi que cette loi de convenance. A quoi peuvent bien me servir ces « qualités » données pour telles dans les manuels étrangèrement à l'objet, comme une certaine élégance (car, à l'autre, je tiens beaucoup), la légèreté, la rapidité, — si telle ligne de colline, devant moi, met tant de lenteur à atteindre son faîte, si telle masse à pans abrupts n'a de beauté que par sa lourdeur, si, à cette élégance vantée, s'oppose l'aspect peiné d'un geste, le plissement d'un

front où l'expression ne sourd que peu à peu? Que m'importe l'aisance, si j'ai à rendre la maladresse, que m'importe un certain ordre, si je veux donner l'impression du désordre, que faire du trop aéré quand je suis en présence du compacte et de l'encombré? Il faut que, notre rhétorique, nous nous la soyons faite sur place, et jusqu'à notre grammaire, et jusqu'à à notre syntaxe — et que, ce choc reçu, nous n'ayons plus en vue que de le restituer tel quel.

Pauvre activité, dira-t-on, mais que notre amour de la profondeur tâche de s'appliquer ici. Convenance, je ne vois pas d'occasion où le mot (et la chose) ne puisse trouver à s'employer, non seulement dans l'art, il faut le dire, mais dans la vie. Qu'on ne s'en serve ici que quant à la forme, ne veut point dire qu'elle ne la dépasse. Je sais bien que ce nouveau mot, si étroitement dépendant qu'il soit du premier, est entouré chez nous d'une étrange suspicion. Forme comporte pour nous je ne sais quelle idée de surface, donc de superficiel, contre quoi nous nous insurgeons. Nous sommes de ces gens qui préférons l'intention à l'intention réalisée. Nous sommes restés, malgré tout, des iconoclastes. Nous devons à notre religion le mépris de la pierre taillée ; nous ne parlons guère de forme que par opposition au fond. Seulement ne faudrait-il pas tâcher de voir, une bonne fois, que ces deux termes, loin de se contredire, n'existent que l'un par l'autre, et que, toute connaissance supposant l'état de conscience, nous ne sommes conscients

d'aucune chose que par la forme qu'elle revêt. Nous aimons trop ces demi-nuits de formules qui flattent nos prétentions à la profondeur (cette profondeur dont je parlais plus haut). Notre fameux sérieux serait-il en cause? aurions-nous peur de déroger en avouant notre goût pour l'objet? Ou, pour aller plus loin, et alors ce serait plus grave, est-ce un certain sens religieux qui nous détache du « périssable » — encore que rien ne périsse que pour renaître et que rien ne renaisse qu'à la forme et par la forme. Ce serait aboutir à un certain mépris chrétien de toute vie terrestre, en vertu d'une autre et supérieure, celle qui, à ce qui est passager, oppose ce qui est éternel. Ce parti-là aurait de la grandeur : là serait peut-être, si nous le revendiquions, notre seule *forme*, en un sens assez nouveau et inattendu, une forme un peu musulmane et amoureuse de la seule écriture, laquelle transposée en art (si toutefois l'art subsistait) serait de la calligraphie : vais-je penser ici à nos écriteaux bibliques et aux inscriptions de nos temples? ces préférences-là, pourtant, je le répète, auraient de la grandeur, si elles s'affirmaient avec sincérité.

Mais, nous, nous ne pourrions alors que passer outre. Déjà ressort le lac, et, à nous, il nous faut la vie. Déjà descend comme une vague, d'en haut les coteaux de Lavaux, un vent tiède apportant le parfum de la vigne en fleurs. Ils vont, ils sont sur leurs chemins, ils claquent du fouet, ils poussent aux roues. Nous, nous aimons toute la vie ; nous l'aimons mieux d'être périssable, nous l'aimons d'autant plus qu'elle nous a plus fait souffrir. Nous ne revendiquons point contre elle cette sorte de droit à la renier, auquel d'autres prétendent, sous prétexte qu'elle n'a point tenu ses promesses; pour nous, elle a tenu toutes ses promesses, plus encore que ses promesses. Nous l'avons acceptée avant; nous l'acceptons encore après. Et tout ce qu'elle contient nous intéresse. Ici la voie ferrée est construite sur une digue serrant

étroitement le rivage, empiétant même sur le lac, et une grande courbe vient, depuis là-bas, noblement renflée. Qu'ils jettent une machine à vapeur dessus et cent wagons à petites fenêtres, je regarde s'avancer ce ventre noir et blanc, tandis que par derrière souplement le convoi se prête à l'inflexion de la ligne, et est un court instant, comme un morceau même du rivage, un morceau qui s'avancerait. Mille pattes viennent, écartant leurs griffes, dont elles égratignent les cailloux plats et ronds, les débris de tuile comme des savons roses, les culs de bouteilles dépolis. Et au-dessus, dans un étagement, en haut duquel s'entrechoque le ciel blanc et gris, plein de trous, par où perce et descend un rayon de soleil, comme un bras qui s'allonge, — voilà que montent là, se superposant l'un à l'autre, tous ces petits murs qui ont cinq cents ans. Voilà qu'ils montent en escalier vers le dessus du piédestal où se tient droite la colonne d'une belle journée d'été, et tandis que la route s'étrangle entre les maisons aux toits bernois, dégringolent juste au tournant trois petites cascades. Leur bruit vient, avec une poussière d'eau qui vous est soufflée au visage; vous prenez le tournant, leur bruit se meurt, elles ne sont plus. Allez, pourtant, suivez la rive. Une petite ville est là, avec son rideau de grands peupliers, derrière quoi elle se cache, semblant écarter un peu ce rideau, quand un coup de vent vient, et elle vous rit par le trou.

Elle a un visage de vieille à béguin, mais joli encore

comme ces grand'mères qui gardent du rose aux pommettes, ayant une bonne santé ; elle tient à la main, la main gauche, la main du cœur, le gros bouquet d'un vieil ormeau, l'ormeau de Jean-Jacques peut-être, et des bergers et des musettes. J'entends qu'on s'entretienne avec elle un petit peu, dans sa langue, à elle, qui fait penser à une Bible à images, et vous vous tiendrez là un temps. Elle sera assise, ayant étalé ses jupons, sur le peu de plat qu'il y a au-dessous de ce haut coteau à pente abrupte, où vous monterez, la quittant, mais vous lui tirerez encore de loin un coup de chapeau. Alors viendra le raide petit sentier caillouteux qui s'attaque droit à la côte, et dans un des murs qui le bordent est assujettie une rampe en fer, comme celle d'un escalier. Une rampe en fer, et, de temps en temps, une sorte de banc, trop haut pour s'asseoir (à un bout du moins) qui sert à appuyer la hotte. Point d'arbres ici, rien que la rousse nudité des ceps ou l'ornement vert de leurs feuilles. Mais les arbres viendront plus haut. C'est la beauté de notre pays qu'étant d'eau et de vignes en bas, et nu et en lumière en bas, quand ce premier étage est franchi, quand on est arrivé sur le dessus du socle, tout à coup le voilà qui change, se couvrant volontiers de brume, mais gras et frais de ses herbages, cousu et rapiéce de champs, frisé par place de forêts. Et là recommence la vie, pareille et pourtant différente. Plus bas, ils sont penchés l'un au-dessus de l'autre, chacun sur son degré et à un niveau différent, cha-

cun avec autour des pieds un tout petit carré de terre comme sous les soldats de plomb, et là font marcher le soufflet à soufre ou, levant le bras, tapent sur les échalas à coups de maillet, — maintenant, ils sont sur le même plan, ils sont tous l'un derrière l'autre. Maintenant, ils sont assis raidement sur le siège d'une machine rouge dans l'arrière-train de laquelle travaillent tout seuls et sournoisement des espèces de ciseaux, et eux ont l'air de ne rien faire excitant seulement leurs bêtes de la voix. Mais ils sont aussi pliés à faucher, faisant tourner leur torse, à intervalles réguliers, sur l'axe huilé des hanches immobiles, et leurs jambes s'avancent l'une après l'autre, comme des supports qu'on déplacerait. Ils sont là avec leurs fontaines, les vaches qui viennent y boire, leurs jardins, leurs plantages, leurs vergers, — le tout plus étendu, plus vaste, plus ouvert, et à l'horizon la ligne des bois, tandis qu'au fond de la dépression, c'est un premier ruisseau pas très large, mais où on va pêcher les écrevisses, et bordé de buissons de vernes où niche le martin-pêcheur. Pays des gros laits, maintenant, et toutes ces riches fromageries, à la chaudière soignée et brillante comme une belle montre d'or; pays des fortes eaux tombant par le large goulot de laiton dans un bassin de granit, pays des fumiers importants comme d'autres maisons à peine plus petites, et il y a des villages où la paille en est tressée de manière à former sur le côté des ornements, d'autres où on l'empile sans plus, lourde et

grosse déjà d'une moisson future. On va encore, on monte encore, une dernière crête est franchie : le trop-plein des fontaines se met à hésiter entre le midi et le nord : c'est là que cesse notre pays.

Il descend tout entier au lac, de par ses eaux, et à la Méditerranée. En même temps que le cours de ses ruisseaux change de direction, tout change ; c'est pourquoi il faut s'arrêter. A quelques kilomètres d'ici, on le reconnaîtrait bien encore, mais de plus en plus les différences vont aller s'accentuant.

Il est tout petit, notre pays, mais c'est tant mieux. Je le tiens ainsi tout entier sous moi, et, d'un coup d'œil, je le dénombre. Le noyer qui est rond voisine avec le cerisier pointu. Les pommiers ont des troncs blancs. Ces toits rouges, ces cadrans bleus, qu'une phrase soit jetée par quelqu'un qui passe à quelqu'un qui est dans son champ, qu'une heure sonne, qu'un chien aboie : rien de ce qu'il contient ne m'échappe, que ce quelque chose s'adresse à l'oreille ou à l'œil. Et de l'envisager ainsi si facilement, plus facilement j'arrive à ce sens de lui, qui est son ton, son caractère, par quoi seulement il m'importe, et tout le reste ensuite, je n'ai qu'à le laisser tomber. Mais n'est-ce pas beaucoup déjà ? quand cette unité intervient, une parenté, un air de famille, et quelque chose me le crie, et j'ai cela qui m'entre en moi par tous les pores, — et je sais que je ne pourrai plus écrire que d'une façon, qui sera la sienne, et qu'entre mille phrases, parmi tant d'inflexions possibles, une seule

sera la bonne, et que je ne serai content que quand je l'aurai trouvée, parce que d'ici, et moi aussi d'ici.

Ce sont les phrases des bonnes heures, et on n'y atteint pas toujours. Il y a les heures de faiblesse où on doute de tout, et même de *sa* vérité. Mais auxquelles s'en référer, si ce n'est aux heures de force, les seules où on est soi, les seules qui doivent compter. Et, aux heures où on se sent fort, quelle certitude intervient! Ce n'est plus seulement sur moi que je m'appuie, je sens bien que je ne suis rien. Aux heures de force on s'oublie, on n'est fort que de s'oublier. C'est par l'oubli de soi, qui permet à l'objet de vivre, qu'on s'impose le mieux à l'objet; c'est quand on ne sait pas qu'on le modifie, qu'on le modifie le plus profondément. La vraie originalité s'ignore. On commence peut-être par celle dont on a conscience. Mais plus on descend en soi, plus on perd l'horizon de vue; on est soi naturellement, parce qu'on n'aperçoit plus que soi. Il faudrait ne ressembler à pessonne, tout en s'imaginant ressembler à tout le monde. Et quand ils nous demanderaient de nous justifier, on n'aurait plus à se montrer soi-même, mais les seules choses consenties : ainsi le serviteur, quand un ordre lui a été donné, y obéit strictement.

Qu'on insiste pourtant encore sur ce point que l'objet « en soi » n'a aucune espèce d'intérêt.

On parle beaucoup, ces temps-ci, de ce qu'on appelle « le régionalisme » : de la chose ou du mot, on ne sait lequel est le plus déplaisant. On se sépare nettement de ces amateurs de folklore. Nos usages, nos mœurs, nos croyances, nos façons de nous habiller, les mots à nous que nous pouvons avoir, et qu'on dise une boille au lieu d'une hotte à lait, toutes ces petitesses-là, qui seules ont paru intéresser jusqu'ici nos fervents de littérature, non seulement on les tiendra pour sans importance, mais il conviendra aussi de s'en méfier, parce que dangereuses. Il ne faut pas que rien, dans ce que nous ferons, s'adresse à la curiosité du lecteur et à son besoin d'être « renseigné ». Le particulier ne peut être, pour nous, qu'un point de départ. On ne va au particulier que par amour

du général et pour y atteindre plus sûrement. On ne va au particulier que par crainte de l'abstraction, qui se substituerait sans lui au général, avec quoi on peut la confondre, mais dont elle est tout le contraire. On entend par général ce qui est vivant pour le plus grand nombre ; l'abstraction est idée, le général est émotion. On ne veut point que l'objet, pour se communiquer, soit transporté sur un autre plan, on veut seulement qu'il se dépouille. On n'en tire pas une théorie, on en tire une sensation. On la veut simple, c'est-à-dire de l'ordre de l'universel. Peu d'événements et des moyens sans complexité. La vie, l'amour, la mort, les choses primitives, les choses de partout, les choses de toujours. Mais pour que cette matière, qui est tout aussi bien africaine, ou chinoise, ou australienne que de « chez nous », soit effectivement opérante, il faut qu'elle ait été sentie dans l'extrêmement particulier de ce qui tombe sous nos sens, parce que là seulement immédiatement compréhensible, immédiatement vécue en profondeur et embrassée (à cause de ce grand mystère de la naissance et d'une racine plongée dans le sol).

Ne parlons pas ici de beauté, parlons simplement d'action. Considérons bien que l'art, né de l'émotion, doit aboutir à l'émotion ; que son moyen d'action est l'émotion communiquée. Il fait circuler un objet, c'est vrai, mais l'objet n'est qu'un contenant. Or c'est l'objet qui nous distingue. Par opposition, nous affirmerons l'unité de l'homme ; et, la différence une

fois sentie, à quoi on tentera d'aller, c'est à la ressemblance supérieure de tout ce qui vit, à cause que tiré tout entier de la côte d'Adam, quand Eve pour lui fut créée, — et il fallait qu'ils fussent deux, mais ils sont redevenus un.

Se régler alors là-dessus. Que la dualité de l'objet ressenti et du sujet qui ressent s'absorbe en une unité nouvelle. Laissons de côté toute prétention à une « littérature nationale » : c'est à la fois trop et pas assez prétendre. Trop, parce qu'il n'y a de littérature, dite nationale, que quand il y a une langue nationale et que nous n'avons pas de langue à nous ; pas assez, parce qu'il semble que, ce par quoi nous prétendons nous distinguer, ce sont nos différences extérieures. On les a si souvent énumérées, qu'il serait inutile d'y revenir ici. Qu'on oppose notre régime politique, notre religion ou notre morale à celui et à celles des pays voisins, c'est ne voir toujours que l'objet « en soi ». Et notre chemin va dans l'autre sens.

Personne le suivra-t-il jusqu'au bout? c'est ce que nous ne pouvons savoir. Mais qu'il existe, un jour, un livre, un chapitre, une simple phrase, qui n'aient pu être écrits que chez nous, parce que copiés dans leur inflexion sur telle courbe de colline ou scandés dans leur rythme par le retour du lac sur les galets d'un beau rivage, quelque part, si on veut, entre Cully et Saint-Saphorin, — que ce peu de chose voie le jour, et nous nous sentirons absous.

PQ 2635 A35R3
Ramuz, Charles Ferdinand
Raison d'être

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY